



MUSÉE NATIONAL DES ARTS ASIATIQUES-GUIMET **L'ASIE INFINIE DE JEAN-BAPTISTE HUYNH**

Invité d'une carte blanche exceptionnelle, le photographe aux compositions épurées offre aux visiteurs du musée parisien sa vision de l'Asie, mais aussi celle des œuvres hébergées par l'institution. Une exposition à découvrir jusqu'au 20 mai.

JEAN-BAPTISTE HUYNH
« Coupe Han », de la série « Guimet », 2017.

Votre exposition "Infinis d'Asie" vient d'ouvrir au Musée national des arts asiatiques-Guimet (Mnaag). Elle comprend 92 de vos œuvres, dont certaines prennent pour modèle des pièces issues des collections de l'institution. Quelle est la genèse de ce projet ?

J'ai rencontré Sophie Makariou, la présidente du Mnaag, lors de mon exposition au Louvre, en 2012. Elle y était alors directrice du département des arts de l'Islam. Elle m'a invité à concevoir un projet en me laissant une liberté totale à la fin de 2016, après qu'elle eut pris la tête du musée Guimet. C'est une vraie carte blanche, que j'ai conçue de manière autobiographique puisqu'elle suit mon histoire personnelle. Elle est composée de trois parties, comme trois voyages. Un premier à travers l'Asie, notamment le Vietnam, dont mon père est originaire et que j'ai découvert en 1994. J'y suis retourné trois ans plus tard pour réaliser une étude du visage. C'était une manière de découvrir l'origine de mon propre visage. J'ai poursuivi ma visite du continent avec le Japon, puis l'Inde et le Cambodge. Dans cette première partie, on voit donc tout mon travail sur la région depuis vingt-cinq ans, des portraits classiques en noir et blanc accompagnés de natures mortes d'objets emblématiques de la culture de ces pays. La deuxième section est une incursion dans les collections du musée, dont je livre ma propre interprétation. Et la troisième, un voyage à travers le visage de la femme en Asie, dans toute sa beauté et sa diversité, avec la série "Reflection", sur laquelle j'ai travaillé l'année dernière. On y voit des reflets de femmes dans des miroirs au mercure, pareils à des constellations.

Pourquoi avoir choisi des murs noirs ? Ce n'est pas très courant.

Pour créer une impression d'apesanteur. Je voulais une scénographie épurée, comme dans mes images. Je photographie sur fond sombre. Mon idée est de placer le visiteur dans le même face-à-face que celui que j'expérimente lors de la prise de vue. Comme lorsqu'on se regarde dans un miroir et que le reste du monde n'existe plus.

Comment avez-vous conçu le "voyage dans les collections du musée" dont vous parlez ?

J'ai travaillé en faisant un certain nombre de visites au Mnaag et dans ses réserves, en relation avec les conservateurs des départements concernés. Sophie Makariou m'a laissé choisir les œuvres que

Le Mnaag et la photographie

Sophie Makariou, vous êtes la présidente du musée Guimet. Quelle est la part de la photographie dans vos collections ?

Alors que le musée est riche de quelque 60 000 œuvres hors photographie, le fonds regroupe un demi-million de négatifs et de tirages. C'est une collection exceptionnelle, un trésor. Malgré cette importance, elle a longtemps été la "belle endormie" du musée. Avant que j'arrive, en 2013, il y avait un usage de la photographie dans certaines expositions, mais jamais d'accrochages dédiés. Ce qui est très étonnant parce que nous avons déjà une politique de publication

- livre ou Internet - assez dynamique.

Quand le musée, inauguré en 1889, a-t-il commencé à constituer ce fonds ?

Il y a d'emblée eu de la photographie au Mnaag, car les deux sont nés à la même époque. C'est un médium qui, au départ, n'est pas convoqué à des fins artistiques, mais à des fins documentaires. En 1932 a ainsi été créé un service de la documentation photographique sur l'Asie. Comme dans de nombreuses institutions, cette lecture du médium va rester extrêmement prégnante et, d'une certaine façon, empêchera pendant bien des années de voir dans certaines de ces images des œuvres à part entière.

Quelle est votre politique actuelle ?

Nous organisons au minimum une exposition photo par an et nous menons également une politique d'exposition hors les murs, par exemple lors du festival japonais Kyotographie. Nous n'avons pas l'intention de figer la photographie dans une vision "dix-neuviémiste". Nous sommes ainsi présents dans le domaine contemporain, autant par l'accueil de cartes blanches comme celle de Jean-Baptiste Huynh que par l'acquisition d'œuvres comme celles du daguerréotypiste Takashi Arai. Nous achetons des photographes japonais, coréens, chinois, vietnamiens, cambodgiens mais aussi

français ou anglais qui travaillent sur l'Asie. Par ces acquisitions, nous construisons la collection d'aujourd'hui et de demain.

Marc Riboud vous a légué l'ensemble de son œuvre. Qu'est-ce que cela représente pour le musée ?

Le legs de cette œuvre fondamentale est extrêmement important. Ce fonds concerne en grande partie l'Asie, à hauteur de 75 %, je dirais. Il est incontournable, mais surtout il transforme la perception du musée. Dans les années à venir, il y aura bien évidemment une grande rétrospective Marc Riboud. Mais nous préparons aussi une exposition du photographe anglais de paysages Michael Kenna.



« Kazakhstan », de la série « Reflection », 2018.

je souhaitais. Elle m'a simplement suggéré deux bols contemporains japonais, acquis l'an dernier, en me laissant la liberté de les photographier ou non. J'ai accepté, ils sont très beaux. J'avais déjà fait cela au Louvre, à l'invitation d'Henri Loyrette [alors directeur du musée]. La difficulté de cet exercice, c'est de faire une image qui ne soit pas documentaire. Il faut faire une œuvre en soi, transcender l'objet. Que ce soit un miroir ou un bol à thé, je dirais que je le détourne de sa fonction première en lui redonnant une dimension cosmique, où on a l'impression qu'il est en apesanteur dans l'espace.

Quel est le parti pris de la série "Reflection", que vous présentez ici pour la première fois ?

Le miroir m'a toujours inspiré. C'est l'objet de la connaissance de soi, mais aussi celui qui nous permet de connaître l'infiniment loin grâce aux télescopes et l'infiniment petit avec les microscopes. Il y a eu ces premiers miroirs en bronze poli qui ne reflètent plus rien, mais dont j'ai photographié l'oxydation [série "Miroirs", en 2007]. Je trouvais émouvante cette absence de reflet. L'épreuve du temps a effacé les visages. Et donc avec "Reflection"

j'éclaire les particules de mercure de miroirs du XVIII^e siècle de façon à capter un scintillement qui est une sorte de cosmos métaphorique dans lequel apparaît le reflet de la personne photographiée, dont l'image est légèrement diffuse.

Vous n'utilisez donc pas la retouche pour obtenir cette impression de superposition ?

Non, ni retouche ni maquillage.

Pour vos réalisations, vous privilégiez toujours un cadre et une mise en scène simples. Pourquoi ?

Je travaille avec le même matériel depuis trente ans. J'ai développé un procédé de prise de vue très simplifié : une seule source de lumière, une seule optique, un fond noir qui permet d'isoler le sujet de son contexte social pour me concentrer sur son intériorité. Photographier les gens de la manière la plus naturelle possible, cela confère une authenticité et donc une certaine profondeur au portrait. ●

interview par **Laure Etienne**

A voir : « Infinis d'Asie », exposition de Jean-Baptiste Huynh, au Musée national des arts asiatiques-Guimet, Paris XVI^e, jusqu'au 20 mai.